

Thierry Simonelli

Günther Anders

La mort du monde devant les yeux.¹

(Traduit par Thierry Simonelli)

Entretien avec Mathias Greffrath. 1982.

M. Greffrath : Vous vous êtes qualifié de « philosophe de l'occasion » [*Gelegenheitsphilosoph*], c'est-à-dire quelqu'un pour qui ce n'est pas la philosophie qui constitue le point de départ du philosopher, mais le monde. Dans votre vie, vous vous êtes confronté à deux « occasions » [*Gelegenheiten*] monstrueuses : le national-socialisme et Hiroshima. Elles ont déterminé votre pensée pendant des décennies. Vous disiez un jour que les trois quarts de ce que vous auriez aimé écrire, si le cours de l'histoire avait été différent, sont restés inédits. De quoi se serait-il agi ?

G. Anders : « Se serait-il agi » n'est pas tout à fait juste. Bien des choses existent. Ainsi, par exemple, une vaste théorie du fascisme conçue comme swifitiade, dont la première version était déjà finie avant 1933, et à laquelle j'ai continué à travailler lors de la période de l'émigration à Paris. Par la suite il était évidemment devenu impossible de la publier et je ne l'ai pas publiée après mon retour des Etats-Unis. En partie parce qu'il existait un problème plus actuel et plus urgent pour moi – le problème atomique – et en partie parce qu'à ce moment, le texte était déjà devenu inactuel. Ce n'est qu'aujourd'hui, alors qu'il est devenu document historique, qu'il est intéressant à nouveau. D'autres manuscrits – cela nous amènerait trop loin que de parler des poésies qui constituent les 50 pour cent de ma production – concernent les arts plastiques et la musique. Je pratiquais les deux pendant mon enfance et mon adolescence. Il existe une philosophie de la musique que j'ai rédigée durant les années 27 à 30. Les arts plastiques : les seules publications sur ce sujet

¹ *Ndt* : « Den Tod der Welt vor den Augen » (1982), dans *Günther Anders antwortet. Interviews und Erklärungen*, éd. par Elke Schubert, Berlin Ed. Tiamat, avril 1987

portent sur George Grosz, qui affirmait avoir appris des choses sur lui-même dans mes analyses. Depuis les années vingt, j'aurais adoré écrire un livre sur Rembrandt – mais je n'ai réalisé qu'un dialogue d'une heure qui a été transmis par le WDR² pour le 350^{ème} anniversaire de sa naissance, en 1956. J'aurais également aimé écrire sur Tintoretto que je considère comme le Rembrandt de Venise. Il existe d'autres thèmes de prédilection qui m'ont accompagné depuis des décennies : je suis un fan de Berlioz et pense qu'un sauvetage de son honneur serait nécessaire parce qu'il est souvent mentionné comme faiseur de bruit, ensemble avec Liszt (qui lui non plus n'était pas un simple faiseur de bruit). Berlioz était en effet un compositeur tout à fait génial et original, et dont les découvertes ont d'abord été reprises par Mahler.

Vous avez tout à fait raison : il existe d'innombrables thèmes dont j'aurais aimé traiter et qui m'ont accompagné tout au long de ma vie comme casse-pieds [*Quälgeister*]. La philosophie de la nature, par exemple. Mais cela ne devait pas se faire.

Il me semble, depuis bien plus de cinquante ans, que par des temps comme les nôtres, il faut se passer de nos belles occupations préférées. Le fait qu'une personne de plus affirme quelque chose de gentil sur Tintoretto ou Berlioz n'est pas si important quand il importe – et là, le talent ou l'absence de talent ne joue aucun rôle – de formuler quelque chose d'utile sur le danger de la guerre ou l'apocalypse atomique. Mon ascèse n'était pas évidemment pas dépourvue d'un grand modèle : Socrate était philosophe de la nature au départ – il a été tourné en dérision comme philosophe de la nature accroupi sur des branches d'arbres par Aristophane à un moment où il ne se prononçait plus du tout sur la philosophie de la nature.

Je me suis un peu rattrapé. Car dans mon dernier livre *Hérésies* [*Ketzereien*³] je me suis laissé aller pour la première fois ; j'ai traité de thèmes qui n'ont rien à voir avec la situation morale de notre époque. Vous y trouverez des notes sur la gravitation et Mozart et Dieu et le monde.

² *Ndt* : « Westdeutscher Rundfunk » (radio de l'Allemagne de l'ouest). La radio est née en 1924 sous le nom de « Westdeutsche Funkstunde AG (Wefag) » [l'heure radio de l'Allemagne de l'ouest] à Münster. Le nom de 'radio de l'Allemagne de l'ouest' date de 1926, de même que le déménagement du siège à Cologne. Après la destruction en 1943, le WDR est rebaptisé NWDR (radio de l'Allemagne du nord-ouest) en 1945 et fonctionne comme radio de la zone d'occupation anglaise. Le NWDR participe également à la constitution de la chaîne télévisée ARD en 1950. En 1956, le NWDR redevient WDR et acquiert le statut d'entreprise indépendante. Il existe toujours, dispose de nombreuses stations radio et prenait, en 2001, la direction de la première chaîne allemande ARD.

³ *Ndt* : Günther Anders, *Ketzereien*, Munich, C.H. Beck, 1981, 1996 (réimpression).

M. Greffrath : Pas de regrets donc en ce qui concerne le livre non-écrit sur Tintoretto. Mais y a-t-il un livre que vous regrettez de ne plus pouvoir écrire ?

G. Anders : Pas vraiment. Je pense avoir formulé mes principaux intérêts. Et ainsi je pourrai, ce qui aura probablement lieu bientôt, quitter ce monde étonnant avec un certain sourire de contentement.

M. Greffrath : Dans *Hérésies*, qui ramènent la philosophie à cette gaieté qu'elle a également le droit d'avoir quand derrière chaque pierre, derrière chaque chien elle découvre un « arrière-monde », il est un thème récurrent : l'hérésie religieuse, le nihilisme déclamé de manière combative à l'encontre de la foi. Cette prise de position combative à l'époque de l'athéisme de masse, ne relève-t-elle pas de la désuétude [*Antiquiertheit*] ?

G. Anders : Non, je ne le pense nullement. Nous ne vivons pas à l'époque de l'athéisme de masse. Nous avons peut-être vécu à l'époque de l'indifférence de masse. Mais personne n'a adopté une « position positivement négative ». Même Heidegger était trop lâche pour l'adopter. Pour ne pas avouer qu'il « n'y a pas de Dieu », il s'est réfugié dans le pluriel, il parlait de « Dieux » et se ridiculisait ainsi pour des siècles. En tant que techniciens, nous sommes évidemment athées aujourd'hui. Nous nous comportons en maîtres du monde d'une manière que les auteurs du premier livre de la Genèse n'avaient pu pressentir. Mais malgré cette maîtrise [*Herrentum*] réalisée par la technique et absolument athée, nous vivons une époque de la renaissance des pseudo-religions et des orthodoxies, de la renaissance [*Wiederaufleben*] simultanée de pensées théocratiques aussi bien dans l'Islam que chez les fondamentalistes aux Etats-Unis. Il y est impossible de parler aux enfants pendant cinq minutes sans qu'ils essayent d'évangéliser. Les *kids* [en anglais dans le texte] en Californie apprennent déjà à l'école que c'est là leur devoir. La technique et la bigoterie croissent de manière proportionnelle. La re-religieusification a également lieu chez les juifs des Etats-Unis ; également dans les quelques familles européennes qui ont survécu à l'Holocauste. De nombreux fils de mes amis juifs tentent à nouveau de devenir orthodoxes. Nous vivons donc à une époque de la re-religieusification. Et le fait d'exprimer sans ambiguïté et sans égards une position athée à notre époque, ainsi que de présenter comme quelque chose de très étrange le fait qu'il existe quelque chose comme la « foi » comme je l'ai fait dans mes *Hérésies* n'est véritablement pas une preuve de désuétude [*Antiquiertheit*]. Du reste, il ne faudrait pas essayer de m'attaquer avec des termes andersiens. Est-ce vraiment si dépassé et si désuet que d'affirmer que la vision de rites religieux

serait quelque chose d'incompréhensible pour des êtres extra-terrestres ?

M. Greffrath : Les nouvelles sectes, la renaissance des orthodoxies, cette faim syncrétique du sens, n'est-elle pas la réaction inévitable à une époque qui ne promet plus de sens ?

G. Anders : Vous savez que je n'utilise le mot de « sens » qu'entre guillemets. Je pense que ce que l'on appelle « l'absurdité » [*Sinnlosigkeit*] dans laquelle nous vivons, est un terme substitutif, c'est-à-dire pour le manque d'appartenance naturelle à un groupe pour lequel on existe. Une mère qui vit pour ses trois enfants ne pensera pas à chercher le « sens de sa vie » parce qu'elle a des tâches pratiques, c'est-à-dire des tâches qui ne lui sont pas imposées par la loi morale au sens kantien, mais des tâches qui résultent naturellement de son amour pour ses enfants. Ce que l'on appelle « absurdité » résulte de l'indétermination de la position sociale de la majorité des personnes aujourd'hui. Deuxièmement, du fait que nous – qui sommes des *homines fabri*, c'est-à-dire qui travaillons, et qui en tant que sans travail ou en tant que refoulés par des ordinateurs ne parvenant plus à travailler, voulons même travailler – voulons voir ce que nous faisons. Le cordonnier qui fabrique une chaussure ne pose pas la question du « sens » de son travail, parce que la chaussure finie qu'il a en tête [*den er « im Sinn hat »*] constitue justement le « sens » de son faire. Je sais de quoi je parle, j'ai moi-même été ouvrier à l'usine. Aujourd'hui il n'y a guère de personnes qui voient le produit qu'elles confectionnent ou son utilisation. Et bien sûr, on ne demande plus à personne s'il approuverait l'utilisation de son produit ou s'il le combattrait. Ce qui veut dire : il vit de manière complètement dépourvue de fin – « dépourvue de *télos* » - c'est-à-dire, justement, « absurde » [*sinnlos*]. Le travailleur d'aujourd'hui n'est pas seulement « dépossédé » [*enteignet*] – et c'est vrai également pour l'ingénieur du plus haut rang - parce qu'il (voyez Marx) ne possède pas les moyens de production, mais également parce qu'il n'a pas le droit d'intervenir dans l'utilisation de « son » produit. J'ai traité en détail de ce fait qui n'est pas équivalent à l'« aliénation », si célèbre aujourd'hui, et si usée par le bavardage [*zerquatscht*], dans le deuxième volume de ma *Désuétude de l'homme*⁴.

M. Greffrath : Dans les machines, écrivez-vous, on peut voir les « *blueprints* »⁵ des hommes de l'avenir. Si l'on regarde les fabriques automatiques, les systèmes médiatiques câblés et les

⁴ Ndt : Günther Anders, *Die Antiquiertheit des Menschen 2. Über die Zerstörung des Lebens im Zeitalter der dritten industriellen Revolution*, Munich, C. H. Beck, 1980.

⁵ Ndt : en anglais dans le texte. Projet, esquisse.

ordinateurs, la vision d'hommes qui correspondent à ces machines est effrayante. Est-ce que, par contraste, il y aurait un type d'homme dont vous aimeriez dire : celui-là a un avenir ?

G. Anders : Tout d'abord, je ne sais pas si tant est que nous puissions parler de « l'homme de l'avenir », si cette question elle-même n'implique pas déjà une réponse trop optimiste. Quand j'affirme que l'homme est en grande partie le décalque de ses instruments, je pense, par exemple à la chose suivante : je crois que des travailleurs qui arrivent à l'usine en voiture ne peuvent plus rester solidaires. Des gens qui sont habitués à aller et venir tous les jours dans leur propre voiture ne se précipiteront plus jamais sur les Champs-Élysées ou la place de la Bastille comme cette masse humaine lithographiée par Käthe Kollwitz⁶. Ils ont complètement été changés par les machines, c'est-à-dire qu'ils ont été métamorphosés en solistes. Je ne soutiens évidemment pas qu'ils pourraient ou devraient vivre sans ces machines. Je ne suis pas un fou qui croit que l'évolution technique pourrait être empêchée, ou que les problèmes du monde d'aujourd'hui pourraient être résolus en plantant des radis ou en mangeant des épinards.

M. Greffrath : Est-ce que cela signifie que vous n'accordez aucun avenir au mouvement écologique ?

G. Anders : Il ne suffit pas à lui seul pour nous sauver. Et, à vrai dire, nous ne pouvons être sauvés sans lui non plus. Si tant est que nous, êtres humains, devons survivre, je pense qu'il est indispensable d'au moins doser le bétonnage absolu de notre monde, de maintenir potable l'eau potable et respirable l'air. Le mouvement écologique est indispensable. Mais je répugne d'en faire une *Weltanschauung*. Cela me rappelle trop le *Wandervogel*⁷ et *Fidus*⁸.

⁶ *Ndt* : Käthe Kollwitz, graphiste et sculptrice allemande, est née à Königsberg le 8 juillet 1867. Inspirée par *Les tisserands* de Gerhart Hauptmann, elle crée le cycle *Le soulèvement des tisserands* entre 1895 et 1898. Ses travaux sont exposés dans la grande exposition d'art de Berlin en 1928. De 1898-1903 elle enseigne à l'école des artistes à Berlin. En 1908, elle obtient le prix Villa-Romana pour sa *Guerre des Paysans*. En 1904, elle passe une année à Paris où elle fait la connaissance de Rodin. En 1919, elle est la première femme à être admise à l'Académie Prussienne des Beaux Art et obtient le titre de professeur. Entre 1921 et 1924, elle crée de nombreuses affiches telles que « *Plus jamais de guerre* » et « *À bas les paragraphes anti-avortement* ». Elle meurt le 2 avril 1945 à Moritzburg. Ses fils et son mari sont morts avant elle, durant la première et deuxième guerre.

⁷ *Ndt* : L'expression *Wandervogel* (oiseau migrateur) désigne un passionné de randonnée. L'association *Wandervogel* a vu le jour en 1901, à la cave de la mairie de Berlin-Steglitz sous le nom de « *Wandervogel - Ausschub für Schülerfahrten* » (*Wandervogel - comité d'excursions d'élèves*). Il était d'abord composé d'élèves du Lycée de Berlin désireux de gérer leur temps-libre à l'abri des autorités prussiennes. Le mouvement s'étala rapidement au travers de

M. Greffrath : Mais ne s'agit-il pas de personnes qui essaient d'être et de rester désuets [*antiquiert*] (tout à fait dans le sens de vos écrits) ?

G. Anders : Non, ils n'essaient pas d'être désuets. Mais ils essaient d'une manière ou d'une autre de retourner à la nature comme des rousseauistes (Rousseau lui-même n'était pas rousseauiste) très banals et analphabètes. Et ceci, ils le font sur leurs motos. Parce que sans moto, il ne parviennent pas à sortir dans la nature [*in das Freie kommen*]. Et bien évidemment, ils ont des torches électriques sur eux. Ce qui veut dire que les conditions de leur anti-technique sont elles-mêmes de nature technique.

M. Greffrath : Est-ce que par les titres de vos deux livres sur *La désuétude de l'homme* vous avez voulu fournir des motifs pour rester désuet ou alors nous reste-t-il simplement à nous plaindre de l'état des choses ?

G. Anders : Ni l'un, ni l'autre. Je n'avais pas l'intention de me répandre en jérémiades et je pensais aussi peu que Rousseau crier « arrière ! ». Car il est clair qu'un rappel, qu'une révocation seraient insensés. J'ai simplement exposé un certain nombre de choses évidentes, mais restées invisibles. La première était la situation nucléaire. La deuxième était la télévision. Et puis, cela s'est accumulé sans qu'au début j'aie visé un livre systématique ou même un « système ». Une personne qui se retrouve sur une île n'ayant pas encore été cartographiée ou étant restée totalement inconnue, et qui essaye de s'y orienter commence par aller par-ci, par-là en prenant d'abord des photos. Et à la fin il remarque : on pourrait peut-être en faire une carte [*Landkarte*].

l'Allemagne est représentait ainsi le plus large mouvement de jeunesse, avant les scouts. Interdit pendant le *Troisième Reich*, le *Wandervogel* se reconstitua rapidement après la Deuxième Guerre Mondiale. Il est composé comme association de groupes et d'unions indépendants et dépourvu de direction unique. L'association connut son plus grand succès pendant les années soixante et existe toujours.

⁸ *Ndt* : Fidus était le pseudonyme de Hugo Höppener, peintre allemand, élève de Karl Wilhelm Diefenbach, l'« apôtre de la nature ». Höppener est né à Lübeck en 1868. À la suite de ses études d'arts plastiques à Munich, il rejoignit Diefenbach et acquit son pseudonyme « le fidèle » (*Fidus*) pour avoir pris sur lui la peine de prison de son maître (8 jours). Ce dernier avait en effet été accusé pour offense aux mœurs du fait de ses promenades nues en public. En 1932, Fidus joignit la NSDAP et en obtint le titre de docteur honoraire. Toutefois, son art était considéré comme démodé et kitsch par les nazis. Déçu par le désintéret de Hitler, Fidus se retire de la NSDAP fin des années trente. Ses dernières années, il les passe à recopier des livrets communistes. Il est mort en 1948 de sous-alimentation, seul et oublié. Ses tableaux représentent des hommes et des femmes nus dans la nature. Son tableau le connu *Lichtgebet* (prière de lumière) existe en onze variantes, l'une desquelles figure toujours comme insigne de la FKK (« *Freie Körperkultur* », l'association allemande des nudistes).

Mais l'établissement de cette carte n'était pas mon intention initiale.

M. Greffrath : Sur cette carte ont été retenues les érosions qui ont détruit l'homme du 19^e siècle, ou tout de même beaucoup de ce qui le déterminait et de ce qui lui semblait évident. Existe-t-il des cartes où sont inscrites les tendances qui vont à l'encontre [*entgegenwirken*] de ces destructions ?

G. Anders : Que voulez-vous dire par « aller à l'encontre » ? Dans le mouvement anti-atomique, l'efficacité [*Wirkung*] de ceux qui ont produit leurs mille analyses sur la mise en danger du monde est tout à fait considérable depuis des décennies, c'est-à-dire qu'elle figure sur la carte du monde d'aujourd'hui. Il y a le « Club of Rome⁹ », par exemple. Quelque chose de plus « positif » que la tentative de nous sauver du danger de la perte [*Untergang*] n'est vraiment pas nécessaire en ce moment.

M. Greffrath : Cela signifie qu'il n'y a pas de certitude hormis le combat contre la destruction ? La philosophie traditionnelle, à laquelle il faudrait rajouter Adorno dans ce sens, est toujours à la recherche de certitudes transcendantales, des conditions de possibilité d'une rectification du cours du monde.

G. Anders : Je pense que nous devons laisser tomber [*sistieren*] cette question des conditions de possibilité d'une amélioration parce que nous nous trouvons dans une situation où il nous revient de chercher des conditions de possibilité de sa préservation. Et bien que je sois considéré comme un radical, ce n'est pas sans raison que, moi-même, je m'appelle un « conservateur ». Car je pense que nous devons d'abord veiller [*sorgen*] à ce que ce monde, que nous pourrions peut-être changer, soit tout d'abord préservé.

Toute philosophie jusqu'à ce jour, jusqu'à Adorno, part de l'évidence de la pérennité [*Weiterbestand*] du monde. Pour la première fois nous ne savons pas de ce monde dans lequel nous existons s'il va continuer à exister. Autrefois, chaque mort avait lieu à l'intérieur du monde et chaque époque à l'intérieur de l'histoire continue. Ce genre de mort est désormais mort. Parce que désormais, nous devons envisager la mort du monde lui-

⁹ Ndt : Le *Club of Rome* est né d'un projet conjoint de l'anglais Alex King (chimiste et directeur générale de la section d'éducation et de science de l'OCDE dans les années soixante) et de l'italien Aurelio Peccei (économiste et grand industriel italien). Il est né du constat de la surpopulation mondiale et dans l'urgence de trouver une solution pour les problèmes politiques, sociaux, économiques, techniques, culturels et psychiques issus de ce problème. Il existe toujours et dispose d'un site Internet à l'adresse suivante : <http://www.clubofrome.org>. Pour une brève histoire du *Club of Rome* voir l'article de J. Rennie Whitehead : <http://www3.sympatico.ca/drrennie/corhis.html>

même ou de l'histoire elle-même. Si je ne pensais pas faire partie de ces millions de figures de la fin, dont personne ne se souviendra, je dirais que cette « métamorphose de la mort » représente le commencement d'une nouvelle époque de la pensée. Mais cette nouvelle idée de la mort n'aura justement plus la chance de survivre au surlendemain. C'est pourquoi il n'y a probablement pas de sens à l'élaborer davantage sur le plan théorique. Mon soi-disant nihilisme n'est autre que la mise à jour de l'annihilation. La seule chose qui doit nous occuper, c'est de veiller [*sorgen*] à ce que nous ayons tort, qu'un demain existe donc tout de même et que demain, nous puissions également dire « demain » à nouveau.

M. Greffrath : Ce qui relativise la philosophie.

G. Anders : *So what ?*¹⁰ N'est-il pas plus important qu'il existe une humanité [*Menschheit*] plutôt qu'une « philosophie » ? Bien que classifié comme « philosophe », je ne m'intéresse que très peu à la philosophie. Mon intérêt porte sur le monde. De même que l'intérêt de l'astronome ne porte pas sur l'astronomie, mais sur les étoiles. La question de savoir s'il existe quelque chose comme la philosophie et si ce que je fais est de la philosophie ou je ne sais quoi, je m'en balance complètement.

M. Greffrath : Vous étiez co-fondateur du premier mouvement anti-nucléaire. Qu'est-ce qui a causé la perte de ce mouvement dans les années cinquante et au début des années soixante, quelles en étaient les raisons externes et internes ?

G. Anders : Internes ? Je ne pense guère qu'il y en ait eu de telles. Je suppose plutôt des raisons externes massives. Des mouvements tels que « lutte contre la mort atomique¹¹ » coûtent évidemment de l'argent. À ma connaissance celui-ci provenait, originairement en Allemagne, d'un grand parti. De manière spontanée ou incitée par une puissance étrangère, je ne le sais pas, ce dernier a fermé le robinet. Sans argent, on ne peut ni imprimer des tracts, ni affréter des bus, ni enrôler des orateurs. Bref : le mouvement se desséchait. Mais il y avait un petit nombre de personnes qui n'avaient pas le courage de devenir lâches ; qui prenaient la fin pour une simple pause et qui

¹⁰ *Ndt* : En anglais dans le texte.]« Et alors ? »

¹¹ *Ndt* : L'action *Kampf dem Atomtod* (« Lutte contre la mort atomique ») voit le jour le 10 mars 1958. Le manifeste définit le rôle de la politique allemande comme médiateur entre Est et Ouest. Face à l'armement atomique galopant et face aux perspectives d'un armement nucléaire de l'Allemagne, la *Lutte* milite pour une zone européenne désarmée. Bien que le mouvement se détache de toute affiliation politique ou religieuse, il est subventionné en majeure partie par le parti socialiste allemand (SPD), mais également par l'Église évangélique. Y participent également l'union allemande des syndicats (DGB), ainsi que certaines personnalités politiques, telles que le jeune Helmut Schmidt.

essayaient du moins de surmonter le temps de la pause par des livres. Et ces livres-ponts ne deviennent vraiment actuels qu'aujourd'hui parce que le danger s'est renforcé.

M. Greffrath : Si l'on compare l'ancien mouvement anti-atomique à celui d'aujourd'hui, on ne constate pas seulement que ce dernier est beaucoup plus important en nombre, mais qu'il existe également une différence quantitative. L'ancien mouvement était purement négatif - « finissez-en avec la bombe » - alors que le nouveau mouvement tente d'intégrer beaucoup de choses : la lutte contre les dévastations écologiques, la destruction rampante du monde ambiant [*Umwelt*] humain, le bétonnage des villes, les réacteurs civils, etc. Voyez-vous cela comme une force ou comme une faiblesse ?

G. Anders : Comme une force. À vrai dire, je ne suis pas un démolisseur de machines [*Maschinenstürmer*]. Le fait de la technique est irréversible. Je ne suis pas de ceux qui croient pouvoir résoudre les questions du monde par des épinards ou des « fruits biologiques ». Mais il me semble qu'entre-temps - entre la « première croisade » et la « seconde » d'aujourd'hui beaucoup de choses se sont passées en termes de « bitumage du monde » - l'horizon de la compréhension des dangers de la technique s'est étendu en tant que tel, et que la peur de la menace atomique, qui avant comme après doit être maintenue sur l'avant-plan, fait partie d'une peur plus générale. Entre-temps, des inventions ont été faites ou annoncées, la manipulation génétique par exemple, que les partisans du mouvement anti-atomique commencent à relever. Désormais, et pour peu qu'il nous en reste le temps, le mouvement devient une véritable réflexion générale de l'humanité technisée faisant retour sur [*Rückbesinnung*] ce qu'elle fait, sur la violence qu'elle se fait ainsi. Et il se transforme en un mouvement mondial.

M. Greffrath : Des millions manifestent, mais quelques centaines de politiciens n'en prennent pas note...

G. Anders : C'est un véritable problème. Peut-être même le problème. Parce qu'il s'est produit quelque chose dont nous ne nous étions pas encore suffisamment rendus à l'évidence jusqu'à ce jour. Le rôle des masses révolutionnaires - pour autant qu'il en existe dans les grands États industrialisés - est devenu différent de celui que nous leur supposions depuis la Révolution française. Notre époque ne se caractérise pas seulement par la massification, mais également par sa solistique [*Solistik*]. Par là, je veux dire : des individus particuliers sont désormais en mesure, sur la base de l'ignorance ou d'humeurs qu'ils voudront bien appeler des « décisions politiques », de pousser un bouton et

de déclencher ainsi ce qui peut dévaster des millions ou l'humanité dans son ensemble.

Il est donc tout à fait incertain que la masse soit en mesure d'entreprendre quoi que ce soit contre les « chances » de telles actions solistiques, - non il n'est plus du tout possible de parler d'« actions », parce que le fait de pousser un bouton ne constitue évidemment pas une action, mais un déclenchement. À la fin de l'introduction de mon livre qui vient tout juste de paraître, *Hiroshima est partout*¹², j'ai évoqué l'image d'une procession ; la procession des quatre milliards d'habitants de notre terre qui, accompagnés de tous les êtres vivants, crient et bêlent et hurlent « À bas la mort atomique ! ». Mais le pousseur de bouton dans l'avion qui vole haut dans les airs ne verrait même pas cette procession. Et même s'il la voyait, cette procession ne l'incommoderait nullement. Ce qu'il verrait, ce serait un événement de poupées, à peine réel. Plus on vole haut, plus ce qui est vu devient irréel. Et aujourd'hui, nous volons terriblement haut. Bref : il est tout à fait envisageable qu'aujourd'hui, à l'époque technique, les mouvements de masse aient une efficacité bien moindre que ce que nous pensions, espérons ou craignons.

M. Greffrath : Vous croyez donc Erostrate¹³ toujours possible aujourd'hui ?

G. Anders : Que signifie toujours ? Surtout aujourd'hui. Plus l'effet éventuel est grand, plus la force de l'imagination [*Phantasie*] est petite. Et : d'autant plus importante la tentation. Les plus bêtes et les plus dépourvus d'imagination sont les plus dangereux. Par ailleurs la tournure si fréquente « si de telles armes tombent dans de mauvaises mains » est complètement dépourvue de sens. Il n'y a pas de « bonnes mains ». Chaque main qui pourrait pousser le bouton est la mauvaise main. De même, l'ordre de Truman de bombarder Hiroshima était l'ordre de « quelqu'un qui a des mauvaises mains ».

M. Greffrath : Le nouveau mouvement est plus global que l'ancien. Il commence également à prendre pied dans les pays du « socialisme réel ». N'est-ce pas là une des conditions principales pour qu'il se traduise plus rapidement en des actions chez les politiciens de l'Ouest ?

G. Anders : Là vous avez complètement raison. Et c'est la raison pour laquelle les invitations de Hermlin à Berlin-Est et aux Pays-Bas me semblaient très importantes, bien que je n'aie pu les

¹² *Ndt* : Günther Anders, *Hiroshima ist überall*, Munich, C. H. Beck, 1991.

¹³ *Ndt* : Erostrate a mis le feu au temple d'Artémis à Éphèse en 356 AC, afin de s'assurer une célébrité durable et d'inscrire son nom dans l'histoire de l'humanité.

accepter en tant qu'octogénaire. Elles prouvaient en effet qu'il ne s'agissait plus d'un mouvement unilatéral du prétendu « monde libre » - je dis néanmoins « prétendu » parce que les conditions en Amérique Centrale et en Amérique du Sud, par exemple, ne démontrent pas que de la liberté. Bref, il est d'une importance décisive que notre mouvement gagne en force dans les deux mondes non-libres. Parce que, quelle que soit la manière de ne pas être libre, nous devons d'abord nous soucier de rester-là, ici comme là-bas. Que vaudrait la liberté d'un cimetière du monde ?